

L'ARCHE *Editeur*

Esther VILAR

Voyage de Lady Aster

Traduit par
Johannes HONIGMANN

Tous droits réservés

Toute demande de droits de représentation par des théâtres professionnels ou amateur, d'adaptation cinématographique, radiophonique ou de télévision, que ce soit en intégralité ou en partie et sans que cette liste soit exhaustive, doit faire l'objet d'une demande écrite et préalable auprès de :

L'Arche *Editeur*
86 rue Bonaparte
75006 Paris
contact@arche-editeur.com

Le présent manuscrit est une version de travail et ne constitue pas une publication au sens du Code de la propriété intellectuelle. Il vous est communiqué à titre consultatif uniquement et ses auteurs se réservent le droit de le modifier ou mettre à jour à tout moment.

Toute reproduction ou diffusion de ce texte, en intégralité ou en partie, sans l'accord préalable et écrit de L'Arche, est une contrefaçon au sens de l'Article L122-4 du Code de la Propriété Intellectuelle, et L'Arche se réserve le droit de recourir à tous les moyens juridiques à sa disposition en cas de manquement à ces règles.

ESTHER VILAR

LE VOYAGE DE LADY ASTOR

Traduit de l'allemand par Johannes Honigmann

PERSONNAGES :

LADY NANCY ASTOR

GEORGE BERNARD SHAW

JOSEPH V. STALINE

IRINA GOLDBLUM, interprète

BABOUCHKA, vieille femme

BERIA

REMARQUES :

Cette pièce a pour sujet l'audience accordée par Staline à Shaw et Lady Astor, le 29 Juillet 1931. Cette rencontre est évoquée rétrospectivement. Le temps scénique de départ est le 30 Septembre 1939. L'entrevue au Kremlin est revisitée du point de vue d'un manoir anglais.

La teneur des échanges est basée sur la correspondance authentique entre Shaw et Lady Astor, ainsi que sur les biographies des trois personnages principaux. Les citations de Churchill sont elles aussi authentiques.

Les passages soulignés doivent être dits en russe. A cette fin, l'interprète (!) du personnage d'Irina se doit soit d'être réellement bilingue, soit de pouvoir en donner l'illusion.

Le seul élément éclairé de la scène est la table de Lady Astor, à laquelle celle-ci est assise, vêtue de son costume de députée. Elle boit du thé et passe son courrier en revue. Une lettre attire son attention.

LADY ASTOR *lisant, amusée* : « Chère amie pleine aux as, vénérée parlementaire de l'Empire Britannique, épouse du magnat le plus puissant de la presse anglophone ; en ce mois de Septembre 1939, le premier de la guerre contre le peuple de Schiller et Goethe, c'est votre vieux maître d'école George Bernard Shaw qui vous écrit, le nez plein de moutarde au sujet de votre conduite. Vous, la seule personne au monde dont il est su qu'elle ait réussi à intimider Staline ; et lui, de très loin le plus grand homme d'Etat que vous ayez rencontré, et, de plus, le plus aimable des hommes à part moi – eh bien, cessez donc de l'insulter à la manière d'un pisse-copie de l'Evening Standard ! A notre grande honte, nous, les Britanniques, avons négligemment trahi et ruiné la petite Pologne ; mais pour notre bonheur, et celui de la France, et celui de l'Allemagne, nous avons pris peur face à l'imminence d'une guerre aérienne généralisée, et nous avons abandonné les Polonais à leur destin ... »

George Bernard Shaw, assis à une autre table, devient visible à son tour. Il lit la suite de la lettre.

SHAW : « ... si bien que ce fut à Joseph Staline de les sauver. Vous souvenez-vous de notre voyage à travers la Pologne, lorsque les champs n'étaient pas encore récoltés et que les longues rangées de blé doré tournoyaient autour de nous ? C'était certes magnifique, mais saviez-vous, comme moi, que ce genre d'agriculture a pour corollaires la pauvreté et l'inculture, l'incivilité, la crasse et les parasites ? Sans parler des hobereaux. Bien, Staline imposera l'agriculture collective, et les Polonais cesseront d'être incultes ... Et face à une telle leçon de choses, voisine immédiate de sa part du butin, Hitler n'aura d'autre choix que de prendre exemple sur le communisme à la russe. Rassérénez-vous donc et joignez-vous à moi dans mes trois vivats, pour la drapeau rouge, le marteau et la faucille ! »

LADY ASTOR *poursuivant la lecture* : « Et faites-vous parvenir le « New Statesman » de

cette semaine. Vous y trouverez une liste complète d'instructions quant à l'attitude à adopter face à cette guerre. De telles instructions, tout le monde les a souhaitées – mais un seul a pu – ou osé – les publier ... moi ! »

Elle rit

Inconcevable !

Elle poursuit sa lecture

« Eh oui, une fois de plus, j'y loue ce Staline que vous haïssez tant, j'y dépeins l'incurie chaotique du gouvernement britannique face aux premières difficultés de la guerre, et j'y déclare que, sans le traité de Versailles, Adolf Hitler ne serait qu'un artiste de peu de renom et d'encore moins de rayonnement. De fait, c'est à nous qu'il doit son statut. Cessons donc d'invectiver notre créature et reconnaissons l'habileté avec laquelle il a annulé notre œuvre ignominieuse, ainsi que la gratitude que le peuple allemand lui en voue.

A présent, il est de notre devoir de faire la paix avec lui et avec le reste du monde, au lieu de persister dans le mal et de réduire notre peuple à la misère. De toute façon, son antisémitisme – une espèce de marotte démente, mais pas un système politique – le handicape lourdement. Et je ne dirai rien contre les camps de concentration, étant donné que c'est nous qui les avons inventés. »

SHAW *lisant* : « ... Aussi, prolétaires de tous les pays, unissez-vous. En tout cas, damné soit le Pape, et puisse le whisky toujours coûter treize shillings neuf pence.

Charlotte va nettement mieux. Elle est tout à fait rétablie, quoiqu'elle hésite encore à s'aventurer au-delà du portail du jardin, de peur que sa sciatique ne se réveille. Saluez Waldorf. Et prenez bien soin de vous, chère Nancy, nous vous aimons. »

Sa tasse de thé à la main, lady Astor se fige en une pose solennelle et déclame sa lettre de réponse.

LADY ASTOR : Vénération, Vénérable Prix Nobel,

admirable dramaturge,

ineffable essayiste,

haïssable stalinien.

Je me joins à vos vœux concernant l'homme de Rome, mais depuis quand les prix du whisky vous passionnent-ils ? Etes-vous allé, vous aussi, grossir les rangs des

alcooliques ? Depuis notre dernière visite au Kremlin, plus rien dans ce sens ne m'étonnerait de vous !

Il va sans dire que je continue à prendre votre sacro-saint camarade Staline pour le criminel le plus dangereux de notre temps. Les trois sanglants procès publics qui se sont déroulés depuis lors, les huit millions de morts qu'a coûté la collectivisation de l'agriculture, les millions de morts supplémentaires des camps de travail sibériens, les innombrables intellectuels qui disparaissent ou se suicident, tout cela vous laisse-t-il froid ? Avez-vous cessé d'accorder foi aux journaux ? Croyez-vous que les corps que l'opposition montre à nos correspondants en Russie soient des comédiens grimés en cadavres, impatients de se relever, prêts à danser des polkas endiablés ? Quelle opposition, d'ailleurs ? Qui oserait encore se dresser contre cet homme ? Le fait que vous continuiez à défendre ce monstre bec et ongles, même en ce Septembre 1939, ne prouve qu'une seule chose : rien ne protège l'homme de sa propre stupidité, même pas son intelligence !

SHAW *rit, plus amusé, qu'offusqué* : Impudente femelle !

LADY ASTOR *poursuivant* : ... En ce qui concerne Adolf Hitler, cependant, je partage tout à fait votre jugement. Je vois d'ailleurs cette question juive sous un angle bien moins dramatique que vous. Pour être franche, je ne les aime pas non plus. Mis à part cela, je suis convaincue qu'Hitler désire la paix tout autant que nous deux.

Mon Dieu, dire que je les connais tous : Chamberlain, Halifax, Oswald Mosley ... Joachim von Ribbentrop, et toute la crème des hommes politiques allemands ... Pas plus tard que le mois dernier, il ne se passait pas un jour sans qu'ils ne venaient se réunir ici, à Cliveden. C'est la paix qu'ils voulaient ! Mais il fallait que ce fauteur de guerre de Churchill s'en mêle et qu'il sabote toutes les bonnes relations que nous avions patiemment, longuement, minutieusement tissées avec les Allemands. Vous rappelez-vous de nos fous-rires, lorsque Staline nous a demandé si Churchill allait revenir sur la scène politique ? Lui ? Jamais de la vie !

Et maintenant, il y est. Vous affirmez que dans une démocratie, c'est toujours le deuxième qui gagne. Avec lui, c'est l'avant-dernier qu'ils sont allés chercher. Au mieux !

Au fond, j'en ai assez de devoir vous écrire.

Pourquoi ne venez-vous pas reprendre le thé avec moi ?

Allons, prince des poètes, qu'attendez-vous ? C'est un ordre !

Shaw se lève et va s'asseoir à la table de Lady Astor.

SHAW : Je sais pourquoi vous soutenez Hitler : parce qu'il ne fume pas, ne boit pas et n'aime pas les catholiques.

LADY ASTOR *lui servant du thé* : Je vous soutiens bien pour les mêmes raisons. Vous ne fumez pas, vous ne buvez pas et vous semblez avoir été, du moins en théorie, un Irlandais protestant.

Et vous êtes tous les deux végétariens.

SHAW : Voilà bien pourquoi je demande toujours aux gens de se calmer. Un homme qui refuse de dévorer des cadavres d'animaux ne fera jamais de mal à ses congénères humains.

LADY ASTOR : Mais asseyez-vous donc !

Du lait ? Du sucre ?

SHAW : Cela fait douze ans que nous sommes amis, et vous ne savez toujours pas comment je bois mon thé.

LADY ASTOR : Par contre, je sais pourquoi vous, vous sympathisez avec Hitler.

SHAW : Parce que je suis un homme doué de raison.

LADY ASTOR : Froid.

SHAW : Parce que j'excelle à avoir raison là où d'autres ont tort.

LADY ASTOR *lui servant des gâteaux* : Glacé. Essayez ces biscuits. Vous savez que notre pâtissier les confectionne à votre seule intention.

Vous sympathisez avec lui, parce qu'il va voir vos pièces.

SHAW : Hm, délicieux ! ... Hitler va voir mes pièces ?

LADY ASTOR : Ne faites pas l'innocent.

SHAW : Après tout, pourquoi n'irait-il pas ? Je suis toujours l'auteur le plus joué dans les pays de langue allemande.

LADY ASTOR : Il aurait dit que votre « Sainte Jeanne » surpassait celle de Schiller.

SHAW : Je ne peux malheureusement que lui donner raison. Quoique je pense qu'il n'y connaît pas grand chose.

LADY ASTOR : Ce qui flatte un homme, c'est moins le degré de véracité de ce qui est dit, que le fait qu'on l'ait jugé digne d'être flatté.

SHAW : C'est de vous ?

LADY ASTOR : C'est de vous.

SHAW : Eh bien.

LADY ASTOR : Goebbels vient d'assister à la première de « La Millionnaire ».

SHAW : Une version censurée.

LADY ASTOR : Pourquoi n'avez-vous pas fait interdire la représentation ?

SHAW *rit* : En Allemagne ?!

LADY ASTOR : En d'autres termes : vous êtes fier de vos succès dans un pays qui empêche un dramaturge d'interdire la mutilation de ses propres œuvres ?

SHAW : Très chère Nancy, assez de faux-fuyants. Je vous ai demandé de ne plus vous acharner sur le camarade Staline. En tant qu'épouse du propriétaire du « Times » et de l'« Observer », vos mains soignées ne tiennent pas seulement cette jolie tasse de porcelaine, mais l'opinion publique du pays tout entier. Pourquoi ne vous contentez-vous pas de lui avoir dit votre opinion en face, et de lui avoir parlé comme à un pervers polymorphe ?

LADY ASTOR : Cette comparaison est parfaitement adéquate.

SHAW : Pourquoi les riches sont-ils toujours aussi sûrs d'eux ?

LADY ASTOR : Sinon, nous serions pauvres, voilà pourquoi. Si nous n'étions pas si certains que notre fortune nous revient de droit, nous en aurions fait don au premier venu.

SHAW : Pourrais-je le resservir ?

LADY ASTOR : Vous le feriez de toute façon. Dans « Heartbreak House », il y a quatre bons mots dont je sais pertinemment qu'ils sont de moi.

SHAW : Eh bien, je suppose qu'ils convenaient. Seul un fou inventerait une deuxième fois la poudre.

LADY ASTOR : Et à Moscou, c'est bien en vieux fou que vous vous êtes comporté.

SHAW : C'est le privilège des vieux. La plupart d'entre nous oublie qu'on ne peut rien emporter dans la tombe. Même pas sa bonne réputation.

Dans quelle mesure ?

LADY ASTOR : Toutes.

SHAW : C'est trop vague.

LADY ASTOR : « Au cours de mon voyage de neuf jours à travers l'Union Soviétique, je n'ai pas rencontré la moindre personne malheureuse ». L'avez-vous dit, oui ou non ?

SHAW : Vous y étiez. Avez-vous vu des gens malheureux ?

LADY ASTOR : Ils étaient triés sur le volet !

SHAW : Des myriades de gens ?

LADY ASTOR : Oh, Bernard ! Vous arrivez dans un pays ravagé par la faim, et quelle est la

première chose que vous leur racontez ? Que la famine n'est que propagande mensongère de la part de la presse occidentale. Et que, pour cette raison, vous auriez jeté toutes nos provisions par la fenêtre de notre compartiment de train.

Si au moins cela avait été vrai ! Nous avons conservé nos provisions jusqu'au dernier jour. Ce n'est qu'à notre départ que nous les avons données, au personnel de notre hôtel. Les femmes de chambre en avaient les larmes aux yeux !

SHAW : L'adieu les bouleversait, voilà pourquoi. Mes adieux à moi ! Soyez honnête, ma chère : Nous y sommes-nous jamais levés de table le ventre vide ?

LADY ASTOR : Affamer le grand George Bernard Shaw ? Plutôt lui expédier sa dernière boîte de caviar, pas vrai, camarade Staline ?

SHAW *ironique* : L'homme savait à qui il avait affaire.

LADY ASTOR : Au plus grand génie de la propagande de tous les temps, précisément. Les dithyrambes en première page que vous lui avez consacrées à notre retour avaient bien valu tous les sacrifices humains.

SHAW *en colère* : Nous y voilà encore ! Mais comment faites-vous ? Depuis quand siègez-vous à Westminster ? Depuis vingt ans ? Mais zéro mois de culture politique, voilà ce que vous avez ! Croire qu'un homme comme Staline pouvait devoir quoi que soit à un petit écrivain.

LADY ASTOR : Mon cher petit écrivain : Pensez-vous sincèrement qu'il vous a accordé cette audience par passion pour votre œuvre littéraire ?

SHAW : Et pourquoi Hitler va-t-il voir mes pièces ? Pour que je le couvre de louanges, lui aussi ?

LADY ASTOR : Hitler est un homme cultivé. Il connaît tous les livrets wagnériens par cœur !

SHAW : Eh bien, Staline, connaît des passages entiers de MES textes par cœur !

LADY ASTOR : L'effort en valait la peine, non ?

Un temps.

SHAW : Je n'aurais jamais dû vous emmener avec moi.

LADY ASTOR : Pour vous ridiculiser encore davantage ? Imaginez un peu tout ce que vous auriez dégoisé si vous vous étiez retrouvé seul avec votre idole !

SHAW : Rien de plus et rien de moins que ce que j'ai dit : que c'est un des hommes les plus gentils, intelligents, cultivés et chaleureux que j'aie rencontré de toute ma vie.

LADY ASTOR : Il a esquivé toutes mes questions politiques.

SHAW : Ma chère Nancy, croyiez-vous vraiment que le Secrétaire Général du Parti Communiste aurait pu prendre plaisir à expliquer les avantages de la société sans classes à l'une des femmes les plus riches du monde ?

Peu à peu, la chambre se transforme bureau de Staline au Kremlin.

SHAW : De plus, il était épuisé ce soir-là, ils nous l'a dit lui-même. Il voulait se détendre, rire un peu. C'était bien cela qui m'avait surpris chez lui : son absolue spontanéité. Tout au long des deux heures et demie que nous avons passées au Kremlin ...

LADY ASTOR : Deux. L'audience a duré exactement deux heures ! Et tout au long de ces cent-vingt minutes, pas une seule ne passait sans qu'il n'essaie de vous charmer !

Trois gros fauteuils apparaissent.

LADY ASTOR : Pensez à ces trois gros fauteuils. Ne vous êtes-vous pas interrogé sur leur étrange disposition en demi-cercle ? Comme pour les spectateurs d'une pièce de théâtre.

SHAW : Quatre. Il y en avait quatre.

LADY ASTOR : Il était assis là. Vous là. Et moi, ici.

SHAW : Vous oubliez l'interprète.

LADY ASTOR : Depuis quand le petit personnel a-t-il droit à des fauteuils ?

SHAW : Chez vous, à Cliveden, bien sûr que non. Quand on y dîne, un domestique en gants blancs se tient en permanence debout derrière vous. Mais ici, c'est un pays communiste, et les salariés ont, eux-aussi, le droit de s'asseoir.

Le quatrième fauteuil apparaît.

LADY ASTOR : Bon, d'accord, quatre fauteuils. Mais ils étaient disposés en demi-cercle ...

D'autres éléments apparaissent peu à peu : d'abord un buffet couronné d'un samovar

SHAW : Un samovar !

...puis une vieille femme assise dans un fauteuil, vêtue à la mode ancienne et qui fait du crochet.

SHAW : Une Babouchka !

LADY ASTOR : La mère de Staline. Mais à notre entrée, nous l'ignorions. Heureusement qu'en vrai homme de gauche, vous êtes courtois même envers les gens simples.

SHAW *s'inclinant devant Babouchka* : Je suis George Bernard Shaw. Un écrivain d'Angleterre.

BABOUCHKA *aimable* : Good morning.

Tout au long de la scène, Babouchka fera du crochet, sans paraître écouter ce que les autres disent. De temps à autre, elle se lèvera, fera le tour de la pièce, rajustant les napperons sur les dossiers des fauteuils des gens qui parlent. Sinon, sauf à se faire adresser directement la parole, elle paraîtra d'une distance légèrement gâteuse.

SHAW : Et voilà Lady Astor. La première femme élue au parlement britannique.

BABOUCHKA *aimable* : Good night.

Plongée dans son travail, elle ignore la main tendue de Lady Astor.

LADY ASTOR *légèrement irritée* : Good night.

Entrée d'Irina, une femme séduisante d'environ trente-cinq ans, vêtue modestement.

SHAW : Et la voilà qui entrait.

LADY ASTOR : Macha.

SHAW : Macha ?

LADY ASTOR : Natalia.

IRINA : Je suis Irina Goldblum, l'interprète. Le camarade Staline est désolé de vous faire attendre. Il arrivera sous peu.

Elle tient un porte-documents sous le bras, dont elle extrait un papier qu'elle tend respectueusement à Shaw.

En attendant, si vous voulez bien vous donner la peine ...

LADY ASTOR *rude* : Qu'est-ce que c'est ?

IRINA *à Shaw* : Une déclaration, que je vous prie humblement de bien vouloir

signer. Il a été décidé que cette visite resterait privée. Vous vous engagerez à garder le silence sur tout ce qui se dira ici.

SHAW *prenant son stylo, à Lady Astor* : Et vous qui affirmez qu'il a soif de gros titres !

LADY ASTOR : C'était la première de ses astuces. Il savait parfaitement que cela vous rendrait encore plus loquace.

SHAW : Loquace ?! Pensez à la meute de journalistes qui m'attendaient devant la Kremlin. Eh bien, en sortant d'ici, je ne leur ai lancé en tout et pour tout qu'une seule et unique phrase.

IRINA *souriant* : « Le camarade Staline arbore une superbe moustache noire ».

LADY ASTOR : Qu'est-ce qu'elle en sait, celle-là ? Elle n'était déjà plus là.

SHAW : Elle nous avait raccompagnés jusqu'au portail, non ?

LADY ASTOR : Non.

SHAW : En tout cas, c'est bien ce que j'ai dit.

LADY ASTOR : A la presse soviétique. Quant à la presse britannique, vous l'avez gratifiée d'un enthousiasme lyrique d'autant plus appuyé.

IRINA *timidement* : Mister Shaw ... Mister Shaw ... Si vous saviez combien je suis heureuse ... Je ne suis interprète qu'à l'occasion. En fait, je suis traductrice. Et j'ai eu l'honneur de traduire trois de vos pièces en russe. C'est probablement pour cette raison qu'on a fait appel à moi pour cette entrevue ...

SHAW : Et qui sont les autres ? Les autres hommes. Qui traduisez-vous d'autre ?

IRINA : J'ai traduit Lope de Véga. Un Wedekind aussi. Et Molière, Marivaux ...

SHAW : Que des morts, vous pouvez rester. Vous parlez plusieurs langues ?

LADY ASTOR : C'est une juive. Chez eux, c'est normal.

SHAW : Comme le vol pour les oiseaux, n'est-ce pas ? Aucun mérite, pas de quoi être jaloux ... Mais elle était jolie.

LADY ASTOR : Le vieillissement d'un homme se reconnaît au fait qu'à ses yeux, TOUTES les jeunes femmes deviennent jolies.

SHAW : Vous ETES jalouse, voilà tout.

LADY ASTOR : Ce qui m'intéresserait, c'est de savoir ce qu'est devenue la lettre qu'elle m'a glissée plus tard.

SHAW : Vous l'avez rêvée. Vous êtes mariée, chère ... ?

IRINA : Irina.

SHAW : Comme la cadette des « Trois Sœurs ».

IRINA : C'est bien d'elle que j'ai reçu mon nom. Mes parents étaient tous les deux acteurs.

Oui, je suis mariée. Avec Vladimir Goldblum, le romancier. Avez-vous entendu parler de lui ? Il vit à l'étranger. A Paris. L'enfant et moi, nous sommes restés ici. Mister Shaw ...

La porte s'ouvre. Irina annonce :

Le camarade Staline !

LADY ASTOR : Et là, il est entré, chaussé de ses petites bottes coquettes.

Staline entre, en uniforme et bottes, dont la tige remonte jusqu'aux chevilles.

SHAW : De petites bottes ? C'était de grandes bottes, des sapogui !

Staline s'arrête, regarde ses bottes et ressort, irrité.

LADY ASTOR : C'étaient des botinki !

SHAW : Les botinki sont des bottes qui ne remontent que jusqu'aux chevilles. Et c'est Lénine qui en portait. Staline, de son côté, n'a jamais été vu qu'avec des bottes à tige haute.

LADY ASTOR : Peut-être qu'au temps de Lénine, l'Union Soviétique n'était dans la merde que jusqu'aux chevilles.

SHAW : Très chère Nancy, vous est-il arrivé de réfléchir avant de parler ?

LADY ASTOR : Mon bon Bernard, comment voulez-vous que je sache ce que je pense avant de l'avoir dit ?

IRINA : Le camarade Staline !

Staline revient, chaussé de hautes bottes en cuir.

STALINE : George Bernard Shaw !

Il se précipite sur le dramaturge et l'embrasse fougueusement à la russe.

George Bernard Shaw !

Il l'embrasse à nouveau.

LADY ASTOR : Je pensais que vous n'en finiriez plus de vous embrasser.

SHAW : JE n'ai pas embrassé !

Il s'adresse à Irina, une fois que Staline l'a lâché :

SHAW : Dites à Monsieur votre Secrétaire Général que je l'admire de tout mon cœur et que je suis fou de bonheur de pouvoir le rencontrer. Dites-lui que j'avais déjà été socialiste avant même que Lénine ne naisse. Dites-lui ...

STALINE : Mais je comprends tous vos mots !

Lady Astor, supposément ?

SHAW: Lady Nancy Astor. Elle a été la première ...

STALINE : Je sais bien ! Premier membre féminin dans parlement britannique. Plus riche femme de Grande-Bretagne. Conclusion : on peut acheter siège de député britannique. Je plaisante !

LADY ASTOR : En tout cas, moi, il ne m'a pas embrassée.

SHAW : Vous n'aviez pas un regard à vouloir être embrassée par lui.

STALINE *faisant les présentations* : Camarade Irina Goldblum. Sept langues. Experte en George Bernard Shaw. Mariée à notre grand auteur romancier Vladimir Goldblum.

IRINA *humblement* : Camarade, je me suis présentée immédiatement. Dès mon arrivée !

STALINE *présentant la Babouchka* : Yékatérina Djougachvili, ma petite mère.

SHAW : Oh. Je ne savais pas que madame était votre mère.

IRINA : Oh. Je ne savais pas que madame était votre mère.

STALINE : Je dirai quand j'aurai besoin de traduction.

IRINA : Pardon. Je vous demande pardon.

STALINE *à Babouchka* : Qu'est-ce que tu appris pour nos grands visiteurs ?

BABOUCHKA *à Shaw* : Good morning.

SHAW: Good morning.

STALINE : Pour vous. Exprès.

BABOUCHKA *à Lady Astor* : Good night.

LADY ASTOR : Good night.

BABOUCHKA *à Shaw* : Good morning.

STALINE : Suffisant.

BABOUCHKA *à Shaw, plus fort* : Good morning.

STALINE : Ça suffit !

Catholique, elle. Très, très. Pendant l'enfance, le petit Joseph, elle a tous les jours ...

Par des gestes, il suggère des coups.

Le petit père de petit Joseph aussi, elle a ...

Il suggère à nouveau des coups.

IRINA *timidement* : Battu.

STALINE : Battu. Bon ! Très bon pour petit père, parce que lui, toujours il ...

Il fait le geste de boire.

IRINA : S'enivrait.

STALINE : Finalement, elle a collé le petit Joseph dans le séminaire prêtres.

Il rit.

Le petit Joseph est battu par les gentils prêtres. Petite mère n'a plus que petit père a battre. Aujourd'hui, elle ne battu plus personne.

Comment dit-on : Faire du crochet ?

IRINA : Faire du crochet. Elle fait du crochet.

STALINE : Aujourd'hui, elle plus fait que du crochet. La vie. Bonne ?

Il l'embrasse furtivement, elle rayonne brièvement.

Bonne !

Asseyez-vous !

Il leur désigne leurs fauteuils.

George Bernard Shaw ... La Lady ...

Irina reste debout.

Assis !

Elle s'assied.

Bon ... Bon !

SHAW : Monsieur le Secrétaire Général...

STALINE : Camarade.

SHAW : Monsieur le camarade, jamais je n'aurais cru ...

STALINE : Camarade. Pas monsieur. Niet.

SHAW : ... pouvoir m'entretenir avec vous dans ma langue maternelle.

STALINE : Tous les Russes des paysans stupides, je sais. Non, pas stupides ... Informes.

IRINA *timidement* : Incultes.

STALINE : Pas incultes. Informes ! Sans formation !

SHAW : Mon Dieu, mais non ! La Russie a produit les plus grands poètes des cent dernières années. Mais nous connaissons votre parcours biographique.

STALINE : Uniquement ce que je trahis. Personne n'est tellement sot pour ne raconter sur soi que la vérité de son vivant.

A Lady Astor :

Bon ?

LADY ASTOR : Pas tant que ça.

STALINE à *Shaw* : Elle m'aime pas. Votre Lady.

Lady Astor s'apprête à protester, mais Staline désigne le porte-documents d'Irina.

Tout est dedans. La semaine dernière, vous avez parlé devant nos femmes soviétiques.

Vous avez dit ...

Il claque des doigts. Irina ouvre hâtivement le porte-documents.

IRINA lisant : « Je suis une conservatrice. Je suis une capitaliste. Je hais le communisme. Je vous trouve toutes affreuses. »

STALINE triomphal : Bon ?

LADY ASTOR sûre d'elle : Très bon !

STALINE : Notre espion madame Goldblum, elle était là.

A Shaw.

Concernant la langue, je vais vous trahir mon secret. Quatre ans de séminaire, c'est ça mon secret. Graa-nde bibliothèque ... Livres, livres, livres. Des œuvres anglaises, aussi. Et le petit Joseph, il les a tous lus. C'était interdit, mais il les a tous lus. Il voulait SAVOIR, vous comprenez ? Dickens, Darwin, Thackeray, Byron ... D'abord avec des dictionnaires.

Il feuillette un dictionnaire imaginaire.

Amour ? Amour.

Amoureux ? Amoureux.

Amourette ? Amourette.

Et soudain ? Anglais ! Le petit Joseph, il le peut !

A Irina :

Vodka.

IRINA : Vodka. C'est le même mot dans toutes les langues, camarade.

STALINE : Camarade me prend aussi pour un stupide paysan, vous voyez ?

Irina bondit.

IRINA : Vodka !

Elle court chercher une bouteille et trois verres sur le buffet.

SHAW : Pour moi non, s'il vous plaît.

STALINE : Vous devez boire un verre avec moi.

SHAW : Je ne bois jamais d'alcool.

LADY ASTOR à *Shaw* : Si seulement vous vous y étiez tenu !

STALINE : Malade ?

SHAW : Justement, non.

STALINE : Bon !

SHAW : De plus, je ne bois pas pour raisons professionnelles. La qualité de mon travail dépend de ma capacité à faire mon autocritique. Tout ce qui peut concilier un auteur avec lui-même diminue automatiquement la qualité de sa production.

STALINE : Ça, c'est du travail ? Rendre visite à Joseph Staline, ça veut dire travailler pour George Bernard Shaw ?

SHAW : Bien sûr que non.

STALINE : Alors, boire !

Et la Lady ?

LADY ASTOR : Je ne bois jamais.

STALINE : Bon. Femme ne doit pas boire.

Femme ne doit pas boire, petite mère, bon ?

BABOUCHKA : Good morning.

IRINA à *Lady Astor* : Désirez-vous du thé ?

LADY ASTOR : Du samovar ?

IRINA : Nous avons aussi ...

LADY ASTOR : Non, du samovar. Volontiers !

STALINE : Au grand poète, qui a trouvé chemin vers notre modeste pays.

Il vide son verre d'un trait. Shaw ne fait que goûter.

Vous voulez vexer Joseph Staline ?

Shaw boit une gorgée.

Tout !

Shaw vide son verre.

Vous êtes pas mort, vous remarquez ?

SHAW : Pas encore.

Sur un signe de Staline, Irina ressert de la vodka, et du thé à Lady Astor. Les deux Anglais dédaignent poliment les pâtisseries qu'elle propose timidement dans la foulée.

SHAW *nettement plus détendu* : Au séminaire, disiez-vous ?

STALINE : Vous dites ?

SHAW : L'anglais. Vous l'avez appris au séminaire.

STALINE : Lénine a tout de suite utilisé. « Yossif Djougachvili, petit frère, tu peux anglais ? » Il m'a commandé à Londres, année 1907. Organisation du congrès international du Parti. Personne ne savait que je pouvais entendre. Je veux dire, j'ai une tête de Géorgien, oui ou non ?

Derrière moi, deux délégués, ils ont parlé et parlé. Espions. JE les ai démasqués !

Il lève son verre.

Le contrôle, c'est mieux !

SHAW : La confiance, c'est moins fatigant.

STALINE : Mais mortel. Nasdrovié !

SHAW : Nasdrovié !

Ils vident leurs verre en même temps. Shaw jette un regard coupable à Lady Astor, qui le regarde, narquoise. Irina remplit les verres.

STALINE : Je parle aussi langue allemande.

SHAW : Ça alors !

STALINE : Petit père Lénine, encore. Petit père grand voyageur. « Yossif Djougachvili, tu dois écrire ce livre : DEMOCRATIE ET QUESTION NATIONALE. Va à Vienne, là-bas tu trouves tous les documents. »

- Mais Vladimir Oulianov, je ne maîtrise pas allemand !

« Bêtise. Tu parles anglais. Allemand, c'est comme jumeau. Tu peux tout de suite. »

Alors je suis parti à Vienne. Vous connaissez ?

Shaw fait « non » de la tête.

Ville la plus merveilleuse. Tout le monde chante : « Vienne, Vienne, il n'y a que toi ... », « Au Prater, les arbres fleurissent ... » ... Mais pour moi, pas Prater, pas arbres : Bibliothèque Impériale et Royale ! Mais j'ai appris langue allemande : Fischers Fritze frisch frische Fische.

Il pose un doigt sur ses lèvres.

Rien trahir. C'est si comique, quand messieurs de l'ambassade allemande viennent.

SHAW *éméché* : Je suppose que certains ne viennent ici qu'une seule fois ?

STALINE : Une seule et unique fois, juste !

Il éclate d'un rire communicatif tout en se passant le doigt sur la gorge. Shaw se joint à son rire.

LADY ASTOR à *Shaw* : Je n'arrivais pas à y croire.

SHAW *encore tout égayé* : A quoi donc ?

LADY ASTOR : Au fait que cela vous fasse rire.

SHAW : Mais ce n'était qu'une boutade !

LADY ASTOR : La liquidation d'êtres humains !

SHAW : Très chère Nancy, la vie ne cesse pas d'être drôle quand des gens meurent, tout comme elle ne cesse pas d'être sérieuse quand des gens rient.

A Staline :

Magnifique, ce samovar. Je l'admire depuis tout à l'heure.

STALINE *avec un geste théâtral* : « Un samovar ! C'est horrible ! »

SHAW : C'est Olga qui dit cela. Dans les « Trois Sœurs ».

STALINE : Bon !

Et ça, d'où ça vient ? « Le temps est venu et un orage se forme autour de nous. Une tempête saine et puissante se déclenche, et elle balaie toute la paresse de notre société ... »

SHAW : Tchekhov.

STALINE : Tchekhov. Tchekhov. Tchekhov quoi ?

SHAW : « La Cerisaie ».

IRINA *timidement* : « Trois Sœurs ». Le baron Tusenbach. Au premier acte.

SHAW : Et voilà MON passage préféré : « Et quoi, si l'on pouvait recommencer sa vie, mais cette fois-ci, en toute conscience ? Si la vie déjà vécue ne pouvait être que le brouillon. Elle aurait été la pénombre, et l'autre : la clarté ! »

STALINE : « Oncle Vania »

SHAW : Eh non ! « Trois Sœurs » !

IRINA : Le colonel Verchinine, dit « le major amoureux »

STALINE : « A Moscou ! A Moscou ! »

SHAW : « Trois Sœurs ! »

STALINE : Chef de gare à Leningrad !

Vous aimez notre Anton Tchekhov ?

SHAW : S'il n'y avait que cela. J'ai même essayé de l'imiter.

STALINE : « Heartbreak House »

SHAW *incrédule* : Vous connaissez?

STALINE : Quand j'en ai temps, je ne laisse passer aucune pièce de George Bernard Shaw.

Le théâtre, j'aime. Au séminaire, nous avons toujours joué des pièces. Le rôle du ...

A Irina :

Comment dit-on : le méchant ?

IRINA : Vilain.

STALINE *méfiant* : Vil un ?

Irina hoche la tête.

Le vil un, toujours c'était le petit Joseph.

SHAW : C'est le rôle déterminant : Sans le vilain, pas de gentils.

STALINE *faisant un signe de la tête en direction de Shaw* : Sans idiots, pas d'intelligents.

SHAW : Sans oppresseurs, pas de libérateur. Au fond, Joseph Staline doit son emploi au Tsar.

STALINE : Je sais bien !

Il lève son verre.

A Nicolas II, petit père d'Armée Rouge !

A Babouchka, fort :

Tu as entendu ?

A Shaw, moins fort :

Son idole !

SHAW : Nasdrovié !

Ils vident leur verre. Lady Astor lève trois doigts en direction de Shaw.

STALINE : Et quel de nos auteurs contemporains vous estimez le plus ?

SHAW : J'ai pu rencontrer Maxime Gorki récemment.

STALINE : Grand homme. Très grand homme !

LADY ASTOR *à Shaw* : Trop grand. C'est pour cela qu'il l'a fait assassiner.

SHAW : Cessez vos insinuations ! C'était un suicide ! Et il s'est personnellement rendu à l'enterrement !

LADY ASTOR : Pour savourer jusqu'au bout.

SHAW : Très chère Nancy, les humains se massacrent entre eux. Surtout dans le milieu artistique. Et cela se passe généralement sans le concours de leur gouvernement respectif.

Si demain, l'on me découvrirait pendu à l'un des chênes de votre parc, en rendriez-vous les Tories responsables ?

LADY ASTOR : J'ai dit : savourer.

Elle sort un calepin de son sac à main.

Monsieur le Secrétaire Général, dans la presse occidentale, on vous cite avec cette phrase que vous auriez dite à Kamenev et Dzerjinski : « Sélectionner sa victime, préparer minutieusement le coup par lequel on assouvit sa vengeance, puis s'allonger pour dormir ... il n'y a rien de plus doux au monde. »

Sur un signe de Staline, Irina se lance dans la traduction.

IRINA *tremblante de peur* : Sélectionner sa victime, préparer minutieusement le coup par lequel on assouvit sa vengeance, puis s'allonger pour dormir ...

Très vite :

Il n'y a rien de plus affreux au monde.

STALINE : Non, ce n'est pas ce qu'a dit la Lady. Elle a dit, qu'il y a rien de plus doux pour Joseph Staline. Correct ?

LADY ASTOR : Correct.

STALINE à Shaw : Vous voyez comment bon, quand homme politique il maîtrise la langue.

A Irina, gentiment :

Camarade Goldblum est une saboteur.

IRINA *désespérée* : Camarade Staline, je vous jure que je ne l'avais pas bien saisi. Comment pourrait-ce être possible ? Je ne pouvais pas imaginer qu'une chose aussi injuste ...

LADY ASTOR : Monsieur le Secrétaire Général, c'est de vous qu'il s'agit. L'avez vous dit, oui ou non ?

La Babouchka se rapproche de Lady Astor.

BABOUSHKA : Good morning.

LADY ASTOR : Good morning.

STALINE : Bien naturellement, j'ai dit cela comme ça. Si les journaux occidentaux l'écrivent, n'est-ce pas ? Vous connaissez cette autre phrase merveilleuse de Joseph Staline ? « La mort résout tous les problèmes. Pas de gens, pas de problème. »

SHAW : Ou bien, pour paraphraser George Bernard Shaw : « Le meurtre est la plus extrême des formes de censure. »

STALINE : Bon !

SHAW : Assez, oui.

STALINE : Si, si, c'est bon !

A Lady Astor :

Voilà comment nous faisons avec les ennemis de l'idée socialiste : Nous assassinons, nous coupons en morceaux et nous mangeons dans Comité Central du Parti Communiste. Bien sûr, avec vodka !

Il lève son verre.

Nasdrovié !

SHAW : Si c'est comme ça ...

Ils trinquent l'un à l'autre. Irina remplit les verres.

LADY ASTOR : Parlons un peu de Trotsky. Pourquoi l'avoir poussé à l'exil ?

STALINE : Trotsky, Trotsky. Ce beau superflu, il voulait ma petite chaise ! Alors, je lui demande : « Petit père Bronstein, tu préfères quoi ? Balle dans la tête, ou grand voyage en Amérique Latine ? »

A Irina :

Amérique Latine ?

IRINA : Je ne sais pas ! Je ne sais vraiment pas !

LADY ASTOR *qui a pris note dans son calepin* : Vous avez dit cela ?

STALINE : C'est lui qui dit.

A Irina :

Où ?

Comme elle ne sait lui répondre :

Dans « Times » de Londres, je pense. Votre journal, petite mère Astor. Il s'est spécialisé dans jouer les martyrs. Comment c'est dit chez le grand George Bernard Shaw ? « Le martyr est le seul moyen pour l'homme médiocre de devenir célèbre. »

SHAW : Ça, de moi ?

STALINE : Pas de moi !

Il lui tape sur la cuisse.

George Bernard Shaw ! J'arrive pas encore à le croire ! Le plus grand écrivain de notre monde fait honneur au petit Yossif Djougachvili !

SHAW : Monsieur le Secrétaire Général, je ...

STALINE : Camarade.

SHAW : Je dois avouer que vous m'embarrassez.

LADY ASTOR : Hypocrite. Vous le croyiez sur parole.

SHAW : Après tout, JE SUIS bon, n'est-ce pas ?

STALINE : Chez nous, Shaw est le plus grand célèbre.

SHAW : Malheureusement, il l'est un peu partout. Je me suis toujours si bien vendu, que je suis devenu aussi légendaire que le Hollandais volant.

STALINE *levant son verre* : Beaucoup plus ! Nasdrovié !

Shaw lève également son verre. Lady Astor lève cinq doigts et les pointe vers lui.

SHAW : Je crains que je ne doive ...

STALINE : Rien doive. Niet. Un jour est un jour, comme nous disons en Géorgie.

SHAW *soumis* : Certes ...

Ils boivent. Irina remplit les verres.

STALINE : Et maintenant, racontez votre voyage à travers notre pays. Combien de temps vous avez passé en Union Soviétique ?

SHAW : Il faut que je fasse le calcul ...

IRINA *regarde son dossier* : C'est aujourd'hui le neuvième jour, camarade Staline.

STALINE : Dites-moi vos impressions. Impressions franches. Staline à l'habitude de critiques.

Lady Astor éclate d'un bref rire sardonique. Il l'ignore.

Qu'avez-vous vu ?

SHAW : Plein de gens heureux.

STALINE : Tous choisis avec soin.

Il claque des doigts.

Mille bolcheviques heureux. Je prends ! Le reste, en Sibérie !

SHAW *riant* : Franchement. Je n'ai pas parlé à une seule personne qui n'ait pas été totalement et tout à fait satisfaite. Et c'est peu dire que nous en avons visité, des endroits ! Des usines nationalisées, des fermes collectivisées, des palais aristocratiques devenus des résidences ouvrières ... Et partout, j'ai tenté mon expérience du pourboire – dans les hôtels, les musées, les restaurants. Rien à faire ! Personne n'a rien voulu accepter, même quand j'offrais un rouble entier.

STALINE : George Bernard Shaw. Vous êtes un vieux socialiste. Vous êtes voyagé chez nous

avec des lunettes roses !

LADY ASTOR : C'est rien de le dire !

SHAW : De fait, j'ai découvert une faute de goût. Hier, lors de mon 75^{ème} anniversaire, on a organisé une course hippique en mon honneur.

IRINA : Le handicap George Bernard Shaw. Mister Shaw a remis lui-même la coupe au vainqueur. Dans son discours, il a dit ...

SHAW : J'ai dit qu'étant donné que je me trouvais au paradis du prolétariat, je me serais attendu à ce qu'il n'y ait qu'un seul cheval au départ.

Comme Staline ne comprend pas :

Un paradis, je vous prie ! Comment pourrait-il y avoir de perdants ?

STALINE : Des perdants, il y a dans tous les sports.

SHAW : Précisément !

STALINE : Pas de sport pour les bolcheviques ?

SHAW : Si, mais sans vainqueurs. Dans une course hippique, par exemple, le jockey de tête doit s'arrêter peu avant la ligne d'arrivée et céder le passage à son poursuivant : « Je vous en prie, camarade, après vous ! »

STALINE *riant* : Bon ! Très bon ! ... Conclusion : Pas de combats de boxe, de lutte, non plus. Comment un camarade peut-il pocher l'œil d'un autre ?

SHAW : Et dans un match de football, quand une équipe a marqué plus de buts qu'une autre, le gardien de l'équipe qui mène doit quitter le terrain aussi longtemps jusqu'à ce que l'adversaire revienne au score. Un reportage radiophonique donnerait ceci : « Résultats de cette nouvelle journée du championnat soviétique : Moscou-Leningrad : 5-5 ; Kiev-Vladivostok : 11-11 ; Irkoutsk-Sverdlovsk ...

STALINE *levant son verre* : Demain, Joseph Staline va proposer réforme du sport soviétique au Comité Central.

SHAW *levant son verre* : A introduire dans un plan quinquemensuel.

STALINE : Rencontrera plus d'opposition que collectivisation de l'agriculture. Nasdrovié !

SHAW : Nasdrovié !

Ils ne boivent pas et restent figés dans leur position au moment même où Lady Astor les interrompt.

LADY ASTOR : Et c'est là que c'est arrivé.

SHAW : Quoi donc ?

LADY ASTOR : L’histoire de la lettre. A l’instant où vous avez trinqué, elle est venue vers moi. La petite interprète. Elle s’approche avec une nouvelle tasse de thé et me touche discrètement le bras. Quand je lève la tête vers elle, elle me fait un petit signe des yeux. Je regarde ses mains, dans lesquelles elle tient une petite enveloppe. Elle glisse celle-ci dans mon sac à main. Là.

Elle désigne son sac à main, posé ouvert sur le sol.

Reprenez vos dernières répliques.

Tandis que Shaw et Staline sortent de leur immobilité et reprennent leurs dernières répliques, Irina se rapproche de Lady Astor, une tasse de thé à la main, et fait exactement ce qui a été dit.

STALINE : Demain, Joseph Staline va proposer réforme du sport soviétique au Comité Central.

SHAW: A introduire dans un plan quinquemensuel.

STALINE : Rencontrera plus d’opposition que collectivisation de l’agriculture. Nasdrovié !

SHAW : Nasdrovié !

Ils vident leur verre. Irina se détourne de Lady Astor et les remplit.

LADY ASTOR : Monsieur le Secrétaire Général, croyez-bien que je déteste jouer les trouble-fêtes – mais je suis tout de même venu vous poser quelques questions. Vous permettez ?

STALINE *regarde sa montre, pousse un soupir* : Je vous en prie, Lady Astor.

LADY ASTOR : Permettez-moi de vous demander combien de temps vous pensez encore régir ce pays avec des méthodes tsaristes.

STALINE : « Penser régir » ?

IRINA *angoissée* : Penser régir.

STALINE : Que voulez-vous dire par « méthodes tsaristes », chère Lady ?

LADY ASTOR : Je veux parler des condamnations à mort, des exécutions arbitraires, des aveux sous la torture, de l’asservissement de la presse.

STALINE *amusé* : Je connais pas ce genre de délits. Bien naturellement, il y a là ou là des

choses que nous ne contrôlons pas. L'Union Soviétique, c'est un géant, Staline, il ne peut pas être présent dans tout. Mais ces choses, ce sera fini quand sera atteint le but de notre révolution : Egalité pour tous les hommes.

LADY ASTOR : Utopie.

STALINE : Tous les progrès étaient d'abord utopies.

LADY ASTOR : Un progrès qu'on impose de force ne durera pas.

STALINE : Qui dit ça ?

LADY ASTOR : L'Histoire.

STALINE : « L'Histoire est un mensonge sur lequel les historiens se sont mis d'accord. »

LADY ASTOR : Qui dit ça ?

STALINE : Monsieur Voltaire. Le socialisme, il va rester, petite mère Astor. Doit rester.

Plusieurs fois, j'ai risqué ma vie pour ça.

LADY ASTOR : Monsieur le Secrétaire Général, palabres que tout cela. La révolution a eu lieu en 1917. Nous sommes aujourd'hui en 1931. A quand des élections libres ?

STALINE à *Shaw*, lui aussi amusé : La Lady, elle souhaite des élections libres.

LADY ASTOR : Je vous prie de me répondre.

STALINE : Répondre je vais, si dame me permet, avec un mot de notre ami qui est présent :

« Une élection est une horreur morale, aussi affreuse qu'une bataille, le sang versé excepté. C'est un bain de boue pour toute âme qui s'y implique. »

à *Shaw* :

Bon ?

SHAW : Bon.

LADY ASTOR : Je voulais connaître votre avis personnel.

STALINE : Joseph Staline est élève de George Bernard Shaw.

LADY ASTOR : Mettons.

Elle jette un regard à son calepin.

Parlons des syndicats.

Ne vouliez-vous pas édifier un paradis des travailleurs ?

STALINE *ironique* : Avec des syndicats.

SHAW : Elle est trop riche pour comprendre. Nancy, j'ai tenté de vous l'expliquer cent fois.

Les syndicats, c'est le capitalisme des classes laborieuses. Leur méthode consiste à extorquer autant que possible à l'employeur – disons, des gens comme Waldorf et vous – et à lui en fournir aussi peu que possible en retour. Ici, en Union Soviétique, les syndicats sont inutiles parce que des gens comme vous n'existent pas. Tout ce que

vous pouvez voir appartient au peuple. Voulez-vous qu'un ouvrier exige de s'augmenter lui-même ?

LADY ASTOR *à l'intention des deux hommes* : Comme c'est admirable, une telle complicité.

On a rarement l'occasion d'en voir d'aussi touchantes.

Un coup d'œil dans son calepin.

La Sibérie. Vos camps de travail, monsieur le Secrétaire Général. En 1924, l'espérance de vie moyenne d'un détenu y était de quatre ans ...

La Babouchka lui tourne à nouveau autour.

... Tandis qu'aujourd'hui, il n'est plus que d'un an après l'arrestation. Les détenus sont exploités et maltraités de la plus cruelle des façons. Pour éviter qu'ils ne prennent la fuite en se faisant passer pour morts, on y fracasse systématiquement les crânes des cadavres ...

STALINE *amusé* : Lady Astor ...

LADY ASTOR : On leur arrache les dents en or. Puis, les morts sont ...

STALINE : Lady Astor. Dents en or de cadavres : Que voulez-vous que nous faisons avec ?

Payer l'Armée Rouge ? La seule question ici, c'est : pourquoi les journaux de l'occident, ils racontent toujours des mensonges comme ça sur notre pays ? Vous savez répondre encore mieux que Joseph Staline ... Regardez autour de vous en Europe : Angleterre, Allemagne, France, Espagne – partout, il y a des gens de gauche en bonne position pour arracher le pouvoir des mains de classes dirigeantes, et pour construire la justice. Et les journaux de ces pays, à qui sont-ils ? Classe dirigeante ! Et comment classe dirigeante elle va se protéger contre gauches ? En racontant horreurs sur Union Soviétique. Uniquement quand les journaux, ils ne seront plus à vous et à vos amis, on pourra lire à l'Ouest ... Pravda ?

IRINA : La vérité.

STALINE : ... la vérité sur notre révolution.

Et maintenant, nous parlons d'autre chose !

LADY ASTOR : Oui. Parlons de ce que j'ai vu ici de mes propres yeux. Car MOI, je ne porte pas de lunettes roses.

Elle montre du doigt le porte-documents d'Irina.

Je suppose que ce dossier mentionne aussi qu'en Angleterre, j'investis des sommes monstrueuses pour l'aide aux enfants ?

STALINE : « Sommes monstrueuses », ça veut dire beaucoup d'argent ?

LADY ASTOR : Enormément. Pour des programmes éducatifs, des foyers, des hôpitaux ...

De plus, j'ai moi-même accouché de cinq enfants – les enfants sont, en quelque sorte, ma spécialité. Et de ce fait, je sais que ces enfants tirés à quatre épingles que vous nous avez fait présenter dans vos foyers ne peuvent en aucun cas être heureux. Des jouets tout neufs, des habits immaculés, pas un mot de trop ...Monsieur le Secrétaire Général, les repas mis à part, un enfant se doit d'être sale, bruyant et rebelle. Soit les femmes soviétiques ne connaissent rien à l'éducation de leurs enfants, soit quelque chose est fondamentalement pourri.

STALINE : Vous voulez dire, nous menaçons nos enfants de torture s'ils rient en présence de grands invités ?

LADY ASTOR : Cela ne m'étonnerait absolument pas. Ne venez-vous pas d'abaisser l'âge de la peine de mort à douze ans ?

STALINE : Ce n'est pas vrai.

LADY ASTOR *crie* : Bien sûr que c'est vrai, vous le savez très bien!

Silence. Tout le monde semble retenir son souffle.

STALINE *se mettant à rire* : C'est pas drôle, ça ? Depuis que j'ai été petit Joseph, plus personne n'ose me parler comme ça.

A Babouchka :

Petite mère, tu as entendu ?

Babouchka continue tranquillement à faire du crochet.

Très chère Milady, vous êtes ma invitée. Et vous êtes venue ici avec très estimé ami George Bernard Shaw. Alors, proposition pour amabilité : Combien de femmes vous voulez ?

Combien de femmes je dois envoyer ? En Angleterre, pour qu'elles reçoivent des leçons de Lady Astor, pour éducation parfaite ? Vous montrez ce que vous savez, et elles, elles reviennent et apprennent aux autres femmes soviétiques. Peut-être c'est tout faux, ce que vous montrez. Pas grave. Vous êtes mère de cinq enfants, moi, père de seulement trois. Mais père. Les enfants, c'est très sérieux, comme chose.

Bon ?

LADY ASTOR *estomaquée* : Très bon.

STALINE : Donc combien ?

LADY ASTOR : A vous de décider. Deux, trois, une demi-douzaine ...

STALINE : Une douzaine de femmes, je vais envoyer !

IRINA : Camarade Staline, me permettrez-vous d'en être ? J'ai un enfant, j'adore les enfants.

L'éducation des enfants a toujours constitué mon principal centre d'intérêt !

Elle tombe à genoux devant lui.

Camarade Staline, je vous en prie de tout mon cœur ! J'étudierai tout avec la plus grande application, puis je reviendrai, et ...

STALINE à *Shaw* : Regardez cette dame. Et vous dites que les gens, ils sont heureux dans notre pays ?

Il prend Irina par le menton en un geste paternel.

Ma petite colombe, ce ne serait pas que camarade Goldblum il vous manque la raison pour la quelle vous voulez partir si fort ? Joseph Staline, il préfèrerait que camarade Goldblum il revienne chez nôtres. Notre pays a besoin d'esprits critiques !

IRINA : Je partirai, et quand j'aurai tout appris, je reviendrai avec lui !

STALINE *faussement vexé* : Bon, bon, partez.

IRINA : Avec l'enfant ?

STALINE : Vous voulez que nous gardons l'enfant en gage ?

IRINA *lui baisant les mains* : Oh, merci, merci !

STALINE *la repousse* : Vous êtes embarrassante, camarade. Nos invités, ils vont penser qu'on ne peut pas partir d'ici.

IRINA *debout, rayonnante* : Oh non, non ! C'est de la propagande ! Tout citoyen soviétique peut, à tout moment ...

LADY ASTOR *l'interrompant* : La question est réglée. Venons-en à la situation en Ukraine.

SHAW : Nancy, ma chère Nancy, je vous en prie !

STALINE : Estimée Milady, ayez pitié de ce pauvre Géorgien ! Ukraine. Ça, j'en ai fait des discussions sans pause depuis ce matin six heures ! Conseillers, experts, généraux ... Maintenant, il est bientôt minuit. Et Joseph Staline, il était si content de votre visite ! Parler art poétique avec George Bernard Shaw. Poser quelques questions sur Grande-Bretagne. Petite mère Astor, pourquoi vous ne me parlez pas à moi de VOS actions ? Vous habitez dans un château ?

LADY ASTOR : C'est quelque peu exagéré.

STALINE : Quarante-sept chambres à dormir, cent domestiques. Pour moi, c'est château. Je vous prie : racontez à pauvre petit Joseph ce qu'est la vie dans richesse. L'argent, il rend heureux, ou non ?

LADY ASTOR *rit* : Heureux ! Un homme qui souffre d'une rage de dents croit que tous ceux

qui ont des dents saines sont heureux. Un pauvre commet la même erreur par rapport aux riches.

STALINE : Donc pas heureux ?

LADY ASTOR : Ce n'est vraiment pas aussi simple que cela.

STALINE *joyeusement* : Je savais bien ! On m'a dit que, quand vous partez voyager avec votre famille en Angleterre, vous emmenez votre propre vache à vous. Excusez que je suis curieux, mais jamais je n'ai encore rencontré de personne qui voyage avec sa propre vache.

A Babouchka :

Petite mère, la dame voyage avec une vache !

BABOUSHKA : Pourquoi ?

STALINE : Ma petite mère, elle veut savoir pourquoi.

LADY ASTOR : A cause du lait.

STALINE : A cause du lait !

Y a pas de lait dans le reste d'Angleterre ?

LADY ASTOR : A cause du risque de tuberculose.

STALINE : Et en Angleterre, la tuberculose, elle est réservée aux classes inférieures.

LADY ASTOR : Il est certain qu'elle s'y manifeste plus. Mais voilà qui illustre fort bien la différence entre nos systèmes respectifs. Le capitaliste s'active fiévreusement à trouver un moyen de prévenir la tuberculose, celle du riche comme celle du pauvre. Le communiste, lui, somnole et rêve d'une tuberculose sans classes.

STALINE : Nous ne somnolons pas. Nous créons des hommes nouveaux. Et quand ceux là, ils sont là, nous avons automatiquement des remèdes contre tout.

LADY ASTOR : Seul Dieu pourrait créer l'homme nouveau.

STALINE *riant* : Mais je SUIS Dieu, petite mère Astor.

Sérieusement : On dit que dans votre château – votre petite maison – les gens les plus importants de la planète, ils ...

Circulent ?

IRINA : Circulent.

STALINE : Les noms !

LADY ASTOR *réticente* : Des noms, des noms ...

IRINA *lisant* : George V., la reine Mary, le prince de Galles, le roi de Suède, la reine de Roumanie, le grand-duc d'Autriche, le Mahatma Gandhi, Henry Ford, Lloyd George, Lord Chesterton, Sean O'Casey, Charlie Chaplin ...

STALINE *enthousiaste* : Charlie Chaplin ? Sérieusement ?

A Shaw :

Vous connaissez aussi ?

SHAW : Pas le moindre sens de l'humour.

STALINE : Et personne il vient pas ?

IRINA *comme Lady Astor ne semble pas comprendre* : Le camarade Staline voudrait savoir si aucuns de vos invités ne se décommande jamais ?

LADY ASTOR : Si, cela nous est arrivé de temps à autre. Nous aurions par exemple aimé recevoir Adolf Hitler. Je viens récemment d'en reparler avec Joachim von Ribbentrop. Mais, impossible de l'attirer hors de sa chère Allemagne.

STALINE : Peut-être il viendra vous voir en grande compagnie ?

Il imite une armée au pas :

Droite-gauche, droite-gauche, droite-gauche ...

A Shaw :

Que pensez-vous de lui ?

SHAW : De Hitler ? Beaucoup de bien. J'admire notamment l'intelligence et le courage qu'il a déployés pour sortir l'Allemagne du ruisseau et la replacer à la tête de l'Europe centrale. Par contre, son point faible, ce sont les Juifs. Cela ne me dit rien qui vaille.

STALINE : Mussolini ?

SHAW : Disons que, du point de vue des Italiens qui en avaient assez de l'indiscipline chronique de leur pays, ils représente ce qu'ils pouvaient demander de mieux en matière de tyrannie.

STALINE : Oswald Mosley ? J'entends qu'il organise ces jours réunion des fascistes britanniques ?

SHAW : Il est encore jeune, mais c'est un homme aux capacités exceptionnelles. Plus apte que Napoléon III et Hitler au même âge !

STALINE : Il a même écrit un livre sur George Bernard Shaw ! ... Et Mister Churchill, mon vieux ennemi ?

SHAW : Incorrigible.

STALINE : Déteste le socialisme.

SHAW : Plus que jamais. Mais interrogez plutôt Lady Astor. Elle et Winnie se livrent des joutes verbales dignes d'une scène de théâtre. Savez-vous ce qu'il a dit lorsqu'elle a fait sa première apparition de parlementaire à la chambre basse ?

On entend l'enregistrement d'un débat au Parlement. Les réparties sont entrecoupées ou soutenues par des exclamations diverses, des rires, des sifflements.

VOIX DE CHURCHILL : Lady Astor, je me sens comme si une femme s'était introduite dans ma chambre à coucher, et que je ne disposais que d'une éponge pour me défendre !

VOIX DE LADY ASTOR : Mister Churchill, je trouve que vous n'êtes pas assez séduisant pour vous faire de pareils soucis. Et de vous voir en costume d'Adam ne devrait pas y changer grand chose !

VOIX DE CHURCHILL : Estimée Lady, pensez-vous disposer de suffisamment d'éléments de comparaison pour pouvoir estimer à leur juste valeur les avantages d'un homme déshabillé ?

VOIX DE LADY ASTOR : Mister Churchill, vous avez bien de la chance que je ne sois pas votre épouse. Si je l'étais, soyez sûr que j'empoisonnerais votre tisane du soir !

VOIX DE CHURCHILL : Lady Astor, si j'étais votre époux, soyez sûre que je la boirais!

Staline et Shaw se joignent aux rires tonitruants enregistrés sur la bande. Lady Astor ricane de mauvaise grâce.

STALINE : Winston Churchill, vieux brigand. Trinquons sur lui!

SHAW : Vous êtes sérieux ?

STALINE : Tout ça fait longtemps.

Ils boivent. Irina remplit les verres.

STALINE : Ou, vous croyez qu'il va faire ...

A Irina :

Comment dit-on « retour » ?

IRINA : Retour.

STALINE : Il a occasion de faire retour ? Vous croyez qu'il va retourner dans gouvernement britannique ?

SHAW : Churchill ?

Son rire indique qu'il est ivre.

Hors de question. Il est fini !

LADY ASTOR *avec un rire méprisant* : Si je ne lui permettais pas de se disputer avec moi de

temps à autre, plus personne ne s'intéresserait à lui.

STALINE : Ça rend jaloux. Il a le temps d'écrire ses livres, tranquille.

SHAW *ironique* : Le petit Joseph voudrait-t-il s'essayer à l'écriture ?

STALINE : Karl Marx, il a pensé que chaque homme, il contient un écrivain.

SHAW : C'est le seul point sur lequel je lui en veuille. Parce que ÇA, tout le monde y a cru.

Je connais à présent plus de gens qui tentent d'écrire que de gens qui se contentent de lire. Et à qui les envoient-ils, leurs conneries ? A moi !

STALINE : Dans séminaire, j'ai écrit des poèmes.

SHAW *hautain* : Ecrit ou publié ? Cela fait une différence.

IRINA : Le camarade Staline a publié des poèmes.

STALINE : Modestement. Journal à Tbilissi.

SHAW : Pouvez-vous en réciter un ?

STALINE à Irina : « Réciter » ?

IRINA : Réciter.

STALINE : Pas de mémoire. Mais c'était bon !

IRINA : Je pourrais réciter un poème de Joseph Staline. Nous avons dû l'apprendre en classe.

En cours d'anglais. A notre grande joie, bien sûr !

A Staline :

Camarade, me permettrez-vous ?

Staline acquiesce.

« Le bouton de rose s'ouvre,

Des jacinthes partout

Le lys s'éveille

Des fleurs se balancent au gré du vent.

L'alouette prend son envol

Elle gazouille et pépie

Le rossignol chante doucement

Avec beaucoup de sentiment.

Fais fleurir et mûrir mon beau pays

Mon pays, l'Ivériya

Ivériya, la patrie

Et vous, hommes de Géorgie

Que le travail vous unisse
Avec votre patrie. »

Un temps.

STALINE à *Shaw* : Pas bon ?

SHAW : L'intention est bonne.

STALINE à *Irina* : Que veut dire « l'intention est bonne » ?

Irina hésite.

SHAW : Cela veut dire que c'est mauvais.

STALINE : Qu'est-ce qui vous plaît pas ? Pas besoin d'avoir peur, c'était il y a trente ans.

SHAW : C'est mauvais, tout simplement. « Le bouton de rose éclot ... »

STALINE : Il s'ouvre.

SHAW : Encore pire.

STALINE : Qu'est ce qui va pas dans cette phrase ? Le bouton de rose s'ouvre, c'est loi naturelle. La nature, elle est stupide ?

SHAW : La question n'est pas là.

STALINE : Où elle est, alors ? Vas-y, dites !

SHAW : On le sait ou on ne le sait pas. Et il est très difficile de l'expliquer à quelqu'un qui ne le sait pas ...

Patiemment :

Monsieur le Secrétaire Général ... Camarade ... L'art poétique est le plus difficile de tous les arts. Un poème peut être le couronnement d'une carrière littéraire, mais il ne peut en être le point de départ.

Avec l'agressivité de l'ivresse :

Mais que font les gens dès lors qu'ils savent lire et écrire ? De la poésie ! Aucun de ceux qui chantent sous la douche n'oserait se mettre à composer une aria. Mais à écrire des poèmes, vous vous y mettez tous ! N'est-ce pas, puisque vous maîtrisez l'alphabet !

J'ai soixante-quinze ans et je suis prix Nobel de littérature. Mais aujourd'hui encore, je n'oserais soumettre un recueil de poèmes à mes lecteurs. Après Keats, Shelley, Byron ? Et vous, vous imposez cela à des écoliers!

STALINE *indigné* : Imposer ?!

SHAW : Alors interdisez-le !

Il se reprend.

Nasdrovié !

Mais Staline s'est levé et fait les cent pas dans la pièce, animé d'une colère froide. Shaw repose son verre. Babouchka s'est rendu compte de l'irritation de son fils. Elle s'approche de lui et lui chuchote à l'oreille.

LADY ASTOR à *Shaw* : Honnêtement, je ne vous comprendrai jamais. Ses crimes vous ont laissé de marbre. Tout au long de la soirée, il n'est pas venu de vous la moindre remarque critique. Mais son mauvais poème vous a fait bondir d'indignation.

SHAW : Un mauvais poème EST un crime !

LADY ASTOR : Bah. Vous aviez abusé de la vodka, voilà tout.

Là, regardez-le, votre cher dictateur. Il écoute sa mère comme un brave petit écolier.

Staline embrasse Babouchka sur les deux joues, puis se dirige vers Shaw, les bras grands ouverts.

STALINE : Ma petite mère, elle a complètement votre avis. Petit Joseph, il aurait dû devenir acteur. Pour art poétique, il a pas talent.

Il embrasse Shaw.

Tovarich !

Nasdrovié !

SHAW heureux : Nasdrovié !

Ils boivent. Irina remplit les verres.

STALINE *en direction de Babouchka* : Mais acteur, je suis devenu, petite mère. Homme politique à succès, c'est tout aussi comme acteur.

Je suis un acteur !

Babouchka a un rire méprisant.

Elle me croit pas.

Il marche dans sa direction en imitant le pas de Charlot.

C'est qui, ça ?

Babouchka hausse les épaules. Il marche en direction de Lady Astor.

C'est qui, ça ?

LADY ASTOR *avec un sourire indulgent* : Eh bien, je dirais : Charlie Chaplin ?

STALINE à Babouchka : Charlie Chaplin, tu as compris ? La Lady le connaît personnellement !

J'ai oublié ! Petit mère n'a jamais été dans une cinéma. Dame pieuse. Très.

Et lui ?

Il se passe la main dans les cheveux en imitant Rudolph Valentino. Personne ne répond.

Et lui !

Il recommence son imitation.

IRINA *timidement* : Rudolph Valentino ?

STALINE : Bon !

SHAW : Et ça, qui est-ce ?

Il penche un peu la tête et passe les mains d'arrière en avant sur les dossiers de son fauteuil. Les autres ne répondent pas.

Roosevelt. Suis-je si mauvais que ça ?

LADY ASTOR *incrédule* : Roosevelt ?

SHAW: Il est en fauteuil roulant, non?

IRINA *admirative* : Roosevelt !

STALINE : Et lui ?

Il sort une lampe de poche et s'éclaire plusieurs fois brièvement le visage par en dessous.

LADY ASTOR *froide* : Thomas Edison.

STALINE *étonné* : Bon !

... Mais maintenant, ça !

Il se met à marcher à quatre pattes.

LADY ASTOR à Shaw, *bas* : Nous y voilà.

SHAW : Où ça ?

LADY ASTOR : A l'épine. Avec laquelle il vous a définitivement apprivoisé.

SHAW : Je ne comprends pas un traître mot à ce que vous racontez.

LADY ASTOR : Bien sûr que si !

Toujours à quatre pattes Staline s'est mis à pousser des plaintes animales.

IRINA : ... Un lion !

STALINE : Quel lion ?

Staline prend la lampe de poches entre les doigts d'une main. Il marche vers Shaw sur trois pattes, en lui tendant la main qui tient la lampe. Ce faisant, il ne cesse de gémir.

IRINA : Tommy.

A Shaw :

Tommy. Votre lion. Celui d'Androclès.

Staline, dans le rôle du lion blessé, tourne autour de Shaw en gémissant.

SHAW à Irina : Je ne comprends pas ce qu'il veut de moi ?

IRINA : Que vous jouiez Androclès.

SHAW : Mais je ne connais pas le rôle.

IRINA : Vous ne savez pas dire votre propre texte ?

SHAW : A quoi bon ?

IRINA : Lady Astor ?

LADY ASTOR : Dieu du Ciel, mais je ne vais jamais au théâtre !

IRINA *caresse la tête de Staline, sans le toucher réellement* : Je suis désolée, pauvre lion malade. Personne ne sait jouer Androclès.

Staline se relève et fait signe à Shaw de prendre sa place. Shaw obéit en hésitant.

STALINE *lui glissant la lampe entre les doigts* : Voilà l'épine. Rugir !

Shaw essaie sans conviction.

Mauvais. C'est un lion, il est blessé, épine dans la patte. Répétition.

Shaw réessaye, toujours sans conviction.

Répétition !

Shaw s'y prend mieux.

Bon !

Shaw se prend au jeu, gémit piteusement, se lèche la patte.

Vous pouvez, vous voyez ? Et maintenant, couchez.

Shaw se couche, ses plaintes s'amenuisent.

A Irina :

Mégère. Vous connaissez ?

IRINA : J'ai traduit la pièce !

STALINE *désigne Irina* : Mégère.

Se désigne lui-même :

Androclès.

Désigne Shaw :

Lion.

IRINA *dans le rôle de Mégère* : Je ne ferai pas un pas de plus !

STALINE *dans le rôle d'Androclès* : Oh, ne recommence pas, mon amour. Comment peux-tu t'arrêter toutes les deux lieues et dire que tu ne ferais pas un pas de plus ? Nous devons atteindre village avant début obscurité. Dans ce forêt, il y a des animaux féroces. Des lions !

A Lady Astor :

Bon ?

LADY ASTOR : Vous m'en demandez trop.

IRINA *dans le rôle de Mégère* : Je n'en crois pas un mot. Tu cherches toujours à m'effrayer avec des animaux sauvages, afin de me forcer à avancer. Nous n'avons pas encore vu le moindre lion.

Sur un signe de Staline, Shaw pousse un long soupir animal. Androclès aperçoit le lion et recule. Il tombe dans les bras de Mégère, qui s'affaisse au sol avec lui.

Le lion pousse encore un soupir. Shaw est de plus en plus crédible dans le rôle.

STALINE *dans le rôle d'Androclès, bas* : Tu as vu ? Lion !

IRINA *dans le rôle de Mégère, bas* : Ce sont les dieux qui l'ont envoyé, pour te châtier d'être devenu chrétien. Eloigne-moi d'ici, Andy. Sauve-moi !

Le lion gémit plus fort.

Oh !

Elle s'évanouit.

STALINE *dans le rôle d'Androclès, apeuré, toujours entre Mégère et le lion* : N'approche pas de ma femme, tu écoutes !

Le lion s'approche de lui en présentant sa patte blessée d'un air malheureux.

Oh, il boite, pauvre gaillard ! Enorme épine ! Elle a rendu pauvre lion si malade, que même pour petit déjeuner, il peut pas manger le gentil petit chrétien.

Oh, gentil petit chrétien, il va sortir l'épine, et alors lion, il va pouvoir manger gentil petit chrétien.

Le lion soupire encore une fois.

Oui, oui, oui, oui !

Il lui prend la patte.

Maintenant, s'il te plaît, gentil lion, pas mordre, pas griffer, même pas quand ça fait mal ... Vas-y, fais patte de velours ... Bon !

Il tire sur l'épine, le lion retire sa patte avec un rugissement de douleur, si brutalement qu'Androclès tombe à la renverse.

Oh, méchant petit chrétien, il a fait mal à patte malade ?

Le lion a un rugissement affirmatif, mais désolé.

Plus qu'un petit tir et tout est fini. Plus qu'un petit, petit, petit tir ...

Le lion rugit.

Oh, ne fais peur à bon gentil médecin. Ça a pas fait mal, niet ! ... Plus qu'un petit tir, pour montrer que lion, il supporte douleur comme un homme ...

Il tire et extrait l'épine, le lion rugit de douleur et agite sa patte avec colère.

La voilà !

Il lève la lampe de poche.

Epine, elle est sortie. Lèche la patte. Tu dois lécher la patte. Regarde, comme ça.

Il lèche sa propre main. Le lion hoche la tête et se met à lécher sa patte, puis le visage de son sauveur.

Oui, donne baiser à Andy-Mandy !

Le lion s'assied sur ses pattes arrière et l'embrasse énergiquement.

Patte de velours ! Patte de velours !

Le lion rentre ses griffes.

Très bon !

Il embrasse le lion. Celui-ci se dresse sur ses pattes arrière et prend Androclès par la taille. Ils se mettent à danser.

IRINA dans le rôle de Mégère, sortant de son évanouissement : Oh, espèce de lâche, cela fait des années que tu n'as plus dansé avec moi, et maintenant, tu danses avec une grosse bête affreuse. Espèce de lâche, lâche, lâche, lâche !

Riant et hors d'haleine, Staline et Shaw s'arrêtent. Lady Astor et Irina applaudissent.

STALINE *applaudit également, mais durement et sèchement* : Très désolé, chers estimés invités, mais premier travailleur d'Union Soviétique, il doit maintenant aller se reposer.

SHAW *lui tendant les deux mains avec chaleur* : Très cher camarade ...

STALINE : Niet. Je vous accompagne.

SHAW *s'incline devant Babouchka* : Dearest madam, i wish you a very good morning !

BABOUCHKA *rayonne brièvement* : Good night.

SHAW *à Irina* : Passez donc me voir quand vous serez en Angleterre !

IRINA : Pourrais-je amener mon mari ? Il connaît toute votre œuvre.

SHAW : Il sera le bienvenu !

IRINA : Lady Astor, comment vous remercier ? Je vous écrirai dès que je connaîtrai ma date d'arrivée exacte.

LADY ASTOR : Ma chère petite interprète, je crains que vous ne soyez un tantinet trop optimiste.

Elle regarde Staline et parle à son intention :

Si votre mari vit réellement à l'étranger du fait de son hostilité au régime, il y a peu de chances qu'on vous laisse partir. Mais, bien entendu, je serais ravie de me tromper. Si vous réussissez à sortir de cette prison, je m'engage à vous accueillir personnellement sur le quai de Victoria Station.

STALINE *la prend par le coude et la pousse gentiment vers la porte* : Si vous étiez ma femme, petite mère Astor, vous savez ce que je fais ? Je ne mettrai pas seulement poison dans votre tasse de thé, mais j'aurai un pistolet sur vous pour être sûr que vous le buvez !

LADY ASTOR *froide* : Vous n'avez pas répondu à la moindre de mes questions.

STALINE : Demain, j'envoie notre ministre des Affaires étrangères à l'hôtel. Toute la journée, il va répondre à questions, rien que pour vous.

LADY ASTOR : Limitroff ? Il a pris le train de Berlin avec nous.

SHAW *riant* : Lady Astor l'a soumis à deux jours d'interrogatoire ininterrompu !

STALINE : Conclusions ?

LADY ASTOR : L'Union Soviétique est un paradis. Que pouvait-il dire d'autre ?

SHAW *la prenant par l'autre coude* : Chère Nancy, C'EST un paradis !

La porte s'ouvre toute seule. Les deux hommes et Lady Astor quittent la pièce en riant. La porte se referme derrière eux.

Irina reste seule avec Babouchka, toujours occupée à faire du crochet.

IRINA : Chère Yekatérina Djougachvili, je vous remercie de votre hospitalité et vous souhaite une très bonne nuit.

BABOUCHKA *pose son ouvrage* : Un petit instant.

D'un geste rapide, elle enlève son déguisement. Celui-ci révèle un homme d'une trentaine d'années, très probablement Beria.

BERIA : Good morning, my dear Mrs. Goldblum.

Le camarade Staline m'a demandé d'assister à cette entrevue. Peut-être à cause de mes bonnes connaissances linguistiques.

D'une poche de sa robe, il extrait la lettre qu'Irina comptait remettre à lady Astor.

Voyons voir ce que la noble dame était censée lire ...

IRINA *tendant de lui arracher la lettre* : C'est ma lettre ! Rendez-la moi immédiatement !

L'homme la jette brutalement au sol.

BERIA *lisant* : Très chère Lady Astor,

J'ignore si j'aurai l'occasion de vous remettre cette lettre. Mais je vais au moins tenter ma chance. Il y a quelques jours, je vous ai entendue parler à la réunion des femmes soviétiques. Je vous assure que rien de ce que la presse occidentale écrit sur ce pays ne relève du mensonge ou de la propagande. Les choses sont encore mille fois pires que ce que vous et vos amis puissiez imaginer. Le peuple russe est livré aux mains d'assassins et de tortionnaires ! Pour cette raison, je vous supplie de m'aider, moi et mon enfant. Il nous a toujours été interdit d'émigrer par les voies normales. Et pour mon mari, revenir signifierait mourir. Je vous supplie de tout faire pour que nous puissions partir ! Je vous en serais éternellement grée.

Post-scriptum : Si jamais il vous jouait une scène d'« Androclès et le Lion », sachez que nous l'avons répétée. L'intention était de flatter Shaw et de l'inciter à écrire des commentaires bienveillants à son retour. Staline est le maître de la propagande mensongère.

Il manipule des commandes jusqu'ici cachées. La porte s'ouvre à nouveau toute seule.

Gardes !

IRINA *paniquée, puis hystérique* : Ce n'est pas ma lettre ! C'est une erreur ! Ce n'est pas ma lettre, ce n'est pas moi qui l'ai écrite. C'est une machination !

Désespéré :

Je veux voir mon enfant !

BERIA : Très bien, redis-moi tout ça dans la langue de William Shakespeare. Voyons voir si tu es une bonne interprète.

Pétrifiée, elle reste muette.

Tu voulais me demander quelque chose ? Je t'écoute !

IRINA *se jette au sol en sanglotant* : je vous en supplie ! Mon enfant ! Il est encore si petit ! Laissez-moi aller rejoindre mon enfant, je vous en prie !

BERIA : Oh, oh. Ce n'est pas une traduction fidèle. Dans la version russe, le mot « enfant » n'apparaissait qu'une seule fois.

Mais je vais te donner une ultime chance : le yiddish. Allons-y pour le yiddish, tu veux ?

Elle sanglote de plus belle.

Quoi ? Tu parles sept langues, mais pas celle de ton peuple ?

Emmenez-la !

Les gardes emmènent Irina. Beria sort à leur suite.

Les éclairages divisent à nouveau la scène. D'un côté, le Kremlin. Staline reprend place à son bureau et se met à signer des documents. De l'autre côté, l'Angleterre. Lady Astor à sa table à elle, planquée derrière un numéro du « Times ». Shaw à sa table à lui, planqué derrière un numéro de l'« Observer ».

Un temps.

Puis Beria s'approche de Staline, un gros dossier sous le bras.

STALINE : Qu'y a-t-il ?

BERIA *prenant l'accent d'Oxford* : Mister George Bernard Shaw. His comments to the press.

Sur un signe de Staline, il lit:

« Joseph Staline est un géant. Comparé à lui, nos leaders occidentaux sont des pygmées. »

« Je m'attendais à un ouvrier russe et j'ai rencontré un gentleman géorgien.

Contrairement à d'autres dictateurs, Staline possède un indomptable sens de l'humour. »

« L'Union Soviétique est un pays miraculeux, qui a laissé loin derrière lui toutes les autres nations d'Europe. Ce voyage a été pour moi comme une merveilleuse journée ensoleillée. »

« Le monde capitaliste a le choix : suivre Staline, ou continuer à courir vers sa perte. Moi, George Bernard Shaw, je suis un communiste convaincu. Le capitalisme est à l'agonie : j'incite tous les hommes jeunes à émigrer en Union Soviétique ! »

Staline fait signe d'arrêter la lecture.

Plus qu'une seule citation. Mister Winston Churchill. Devant la chambre basse du parlement britannique.

L'air curieux, Staline pousse la pile de documents signées de côté.

VOIX DE WINSTON CHURCHILL : « Les Russes ont toujours eu un faible pour le cirque.

Et comme ils ont tué ou emprisonné leurs meilleurs artistes, George Bernard Shaw arrive à point nommé : le plus grand clown intellectuel du monde rend visite au plus grand assassin du monde. J'imagine la scène : Staline poussant sa liste quotidienne d'exécutions sommaires de côté, pour pouvoir accueillir son hôte avec une chaleur débordante. »

On entend des cris de protestation. Staline jette un coup d'œil furtif à la pile de documents. La partie Kremlin disparaît dans l'obscurité.

LADY ASTOR à Shaw, *par-dessus son journal* : Cela fait cinq semaines que nous sommes revenus de Moscou, et vous ne m'avez toujours pas écrit la moindre ligne.

SHAW *par-dessus son journal* : J'ai commencé d'écrire une nouvelle pièce.

LADY ASTOR : Ce n'est pas une raison pour négliger ses amis.

SHAW : Seul un artiste de la vie saurait vous négliger, chère Nancy.

LADY ASTOR : Ne changez pas de sujet. Je sais pourquoi vous avez été gêné de vous manifester. Tous ces gros titres, mon Dieu ! Ses calculs se sont avérés justes.

SHAW : Je n'ai fait que rendre mes impressions les plus personnelles.

LADY ASTOR : Pourtant, je n'ai lu nulle part que vous étiez saoul comme un cochon.

SHAW : Deux petits verres de vodka ? N'exagérons rien.

LADY ASTOR : Huit. Je les ai comptés. De plus, vous aviez été sobre les soixante-quinze années précédentes.

SHAW : Pourquoi ne pas l'avoir livré à la presse ? Après tout, elle vous appartient.

LADY ASTOR : Et ruiner la réputation de mon meilleur ami ?

SHAW : Churchill lui-même s'irrite de votre silence. Il vous soupçonne de sympathies communistes.

LADY ASTOR : Avez-vous lu ce qu'il dit de vous ?

SHAW *amusé* : Le plus grand clown et le plus grand assassin ?

LADY ASTOR : Je parle d'hier.

Là ! Ecoutez !

Elle lit :

« ... Nous avons là un Etat dont l'élite intellectuelle a été méthodiquement éradiquée, et dont un demi-million de personnes ont été rabaissés à l'état d'esclaves qui pourrissent et gèlent dans la nuit arctique, qui se tuent au travail dans les forêts, les carrières et les mines, pour la seule et unique raison qu'ils se sont permis d'utiliser cette liberté de penser qui élève l'homme au-dessus de la bête. Les hommes et femmes honnêtes et généreux de Grande-Bretagne ne devraient pas passer à côté de cette réalité avec autant de légèreté que ne l'a fait George Bernard Shaw, lui qui n'a pas su trouver le moindre mot pour s'indigner contre ces souffrances, infligées de la plus cruelle et de la plus arbitraire des façons. »

Elle repose le journal.

Eh bien, moi non plus, je ne comprends pas. Nous savons tous ce qui se passe réellement en Union Soviétique, et ce bon vieux Winnie l'a compris encore bien avant nous. Pourquoi vous, les intellectuels, n'y voyez-vous toujours pas goutte ? Pourtant, vous êtes payés pour réfléchir !

SHAW : Et c'est bien pour cela que nous ne sommes pas dupes des mensonges que publient nos chers propriétaires de journaux ! A propos, comment va votre Führer ? Il vitupère de plus en plus contre les bolcheviques. Est-ce vous qui l'incitez ?

LADY ASTOR *amusée* : « Mon » Führer est allé voir une de vos pièces, l'autre soir, à Berlin.

SHAW : Pas possible ?

LADY ASTOR : « César et Cléopâtre ». A ce qu'il paraît, elle lui aurait beaucoup plu.

SHAW *ironique* : Je retire tout ce que j'ai dit.

LADY ASTOR : ... Je me fais du souci pour cette petite interprète. Elle n'a toujours pas donné signe de vie.

SHAW : Je pensais que Staline vous enverrait douze Russes, pour que vous leur enseigniez l'art de bien éduquer les enfants ?

LADY ASTOR : Oui, mais elle n'y était pas. Je pense toujours que cela peut avoir un lien avec cette lettre. Une fois rentrée à l'hôtel, j'ai fouillé tous les recoins de mon sac à main. Impossible de la retrouver.

SHAW : Alors il l'a fait envoyer en Sibérie.

LADY ASTOR : Si ce n'est pire.

SHAW : Torturer, violer et étouffer. Quant à l'enfant, il a fini sur un tas d'ordures.

LADY ASTOR *pensive* : Après tout, elle était Juive. Ces gens-là se débrouillent toujours. Comment va la bonne Charlotte ?

SHAW : L'épouse parfaite, contrairement à vous. Comment va le magnifique Waldorf ?

LADY ASTOR : Le parfait gentleman. Mais vous me manquez quand même !

SHAW : Parce que je suis célèbre.

LADY ASTOR : Probablement. Car depuis que je suis votre amie, on me croit intelligente. Et vous ?

SHAW : Si je vous crois intelligente ?

LADY ASTOR : Je veux savoir en quoi vous profitez de moi. Rien n'est gratuit en ce monde, surtout pas ce qu'on appelle l'amitié. En y regardant de plus près, l'amitié apparaît comme le plus impitoyable des commerces.

SHAW : C'est de moi ?

LADY ASTOR : Non, de moi !

SHAW : Eh bien, je suppose que je me sers de vous à des fins d'étude. Car je ne comprends ni comment quelqu'un peut avoir autant d'argent, ni comment il peut le conserver.

LADY ASTOR *riant* : Venez prendre le thé !

FIN